

indépendant — intrépide — compétent

JOURNAL FRANZ WEBER

Septembre | Octobre | Novembre 2022 | No 141



*Un oui pour
les animaux!*

UN OUI À L'INITIATIVE CONTRE L'ÉLEVAGE INTENSIF
LE 25 SEPTEMBRE 2022!



FONDATION
FRANZ
WEBER

Editorial



VERA WEBER
Présidente de la Fondation
Franz Weber

Chère lectrice, cher lecteur

C'est maintenant que tout se joue. Avec l'initiative contre l'élevage intensif, la Suisse a l'opportunité de confirmer et de développer son rôle de pays modèle non seulement pour la protection des animaux en général, mais aussi pour le bien-être des animaux d'élevage. Si le OUI l'emporte le 25 septembre prochain, notre pays a la possibilité d'entrer dans les livres d'histoire en imposant sa différence et son éthique concernant le traitement des animaux dans l'agriculture.

Crise climatique, crise énergétique, crise alimentaire... Les catastrophes s'enchaînent. Le doigt levé, nos politiques et nos gouvernements nous demandent d'économiser l'énergie parce que sinon, nous pourrions avoir froid en hiver. Nous devons économiser l'eau parce que le monde s'assèche. C'est bien beau ! Mais peut-être est-il temps d'aborder l'une des principales causes de ces différentes crises : la surconsommation de viande et la production excessive de produits d'origine animale !

La solution est devant nous, à portée de vote. Sans réduction conséquente de notre consommation de produits issus d'animaux, les crises vont se multiplier. Car l'élevage intensif, qui augmente chaque année en Suisse et dans le monde entier, n'est pas seulement source d'infinie souffrance animale : c'est aussi la manière la plus inefficace d'obtenir des aliments (voir nos articles dans ce numéro). Et cela ronge littéralement le monde de l'intérieur.

Au nom de tous les êtres vivants qui ressentent et souffrent comme vous et moi, mettons un terme à ce cercle vicieux de maltraitance et de mauvaises pratiques. Imprégnons-nous de la lettre de Frida en page 5, et répondons à l'appel de tous ceux qui, comme elle, ont besoin de nous pour se faire entendre.

Osons faire un pas dans la bonne direction et laissons le cœur et la raison triompher ! Nous vivons dans le seul pays qui a la possibilité de mettre fin à l'élevage intensif par vote populaire. Ne laissons pas passer cette chance ! Votre OUI pour nos animaux est aussi un OUI pour la planète, et pour tous ses occupants !

Votre Vera Weber

PROTÉGEZ LES ANIMAUX ET LA NATURE

Devenez membre-donateur de la FONDATION FRANZ WEBER



FONDATION
**FRANZ
WEBER**

Franz-Weber-Territory, Australie

Avec vous à nos côtés, nous pouvons continuer à déplacer des montagnes pour les animaux, la nature et notre patrimoine!

En tant que membre-donatrice, membre-donateur vous soutenez durablement nos actions et combats pour un monde meilleur! Nous vous tenons régulièrement informés des avancées, des résultats et des campagnes de la Fondation Franz Weber.

Au nom des animaux, au nom de la nature, nous vous remercions pour votre soutien!

COMPTE POUR VOS DONS

Compte postal No.: 18-6117-3
IBAN: CH31 0900 0000 1800 6117 3

FONDATION FRANZ WEBER

Case postale, 3000 Berne 13
T +41 (0)21 964 24 24
ffw@ffw.ch | www.ffw.ch



PAGE 8



PAGE 20



PAGE 36

Contenu

En Bref.....	4
Campagne éclair : le projet de parc à ours tombe à l'eau.....	7
Lutter contre l'élevage industriel en consommant de façon responsable.....	8
Les pionniers de la «transition protéique».....	12
Espagne – plongée dans l'enfer de la pisciculture.....	16
Partager la passion des arbres, pour mieux les sauver.....	20
Zoo de Zurich : le drame de trop.....	24
Sauver les éléphants.....	26
Adam Cruise: "Presque tout ce que fait notre société cause de graves problèmes".....	30
Equidad : le bonheur est dans le pré !.....	34
Australie : l'incroyable sauvetage d'un poulain sauvage.....	36

imprimé en suisse



IMPRESSUM
UNE PUBLICATION DE LA FONDATION FRANZ WEBER | REDACTION EN CHEF: Vera Weber und Matthias Mast | **REDACTION:** Vera Weber, Matthias Mast, Patrick Schmed, Philipp Ryf, Rebekka Gammenthaler, Ambre Sanchez, Viktoria Kirchhoff | **LAYOUT:** Gossweiler Media AG
PARUTION: 4 fois l'an | **PHOTO DE COUVERTURE:** Un oui pour les animaux! Photo: Michael Hausmann | **IMPRESSION:** Swissprinters AG
ABONNEMENTS: Journal Franz Weber, Abo, Case postale 257, 3000 Berne 13, Suisse | T: +41 (0)21 964 24 24, E-Mail: ffw@ffw.ch | www.ffw.ch |  
Tous droits réservés. Reproduction de photos, de textes ou d'illustration uniquement avec la permission de la rédaction.
Aucune responsabilité ne peut être acceptée pour les manuscrits ou les photos non sollicités.

SPENDENKONTO: Postkonto Nr. 18-6117-3, Fondation Franz Weber, 3000 Bern 13 | IBAN: CH31 0900 0000 1800 6117 3



Exaucez le souhait de Frida !
Pour Frida et tous les animaux qui vivent dans la souffrance de l'élevage intensif, votez OUI à l'initiative contre l'élevage intensif le 25 septembre 2022.
Ils vous en seront reconnaissants !

Cher être humain,

Je ne suis qu'un cochon parmi d'autres. Je n'ai ni histoire ni nom, car ma vocation est la même que celle de millions d'autres porcs destinés à la consommation humaine. Si j'avais un nom, je m'appellerais volontiers Frida. Mais dans le système qui m'exploite, ce n'est pas possible. Ici, nous sommes tellement nombreux, nous ne sommes que des numéros. Dans ma solitude, je ne suis pas seule. Au contraire : mes congénères et moi grouillons par dizaines les uns contre les autres. Dans nos cages et dans nos enclos de contention, la promiscuité et la chaleur asphyxiante nous rend fous : nous nous piétons, nous nous battons, comme des morts-vivants prêts à s'entre dévorer. Ce que nous faisons souvent d'ailleurs. Pourtant, nous sommes bien vivants. C'est sans doute ça l'enfer : avoir l'impression d'être mort alors que l'on est en vie.

Pourtant, je ne suis pas si différente des humains qui m'exploitent : il paraît que nous, les cochons, comptons parmi les animaux les plus intelligents. Nous ressemblons tellement à l'homme, que l'on peut transplanter nos organes chez les bipèdes ! Alors pourquoi comptons-nous parmi les animaux les plus maltraités ? Il y a une vie avant l'assiette ! Si seulement nous pouvions être libres... Nous ne savons pas ce que c'est, la liberté, mais nous sommes capables de réaliser que ce que nous vivons n'est pas normal. Si c'était le cas, nous ne souffririons pas autant. Nous ne serions pas tout le temps malades et prêts à mordre.

Hélas, les humains font peu de cas de nous de notre vivant. Nous ne commençons à les intéresser que quand nous sommes présentés sous forme de viande ou de charcuterie. Pour cela, nous devons manger. Beaucoup manger. Sauf que chez nous, la nourriture n'est même pas synonyme de plaisir : au vu des petits espaces que nous partageons, c'est une énième source de conflits. Les bipèdes qui s'occupent de nous ne sont pas forcément méchants : ils font simplement partie du système, un peu comme les tuyaux qui distribuent l'eau et la nourriture. Ils rythment notre quotidien, jusqu'au jour du grand départ. C'est le seul jour de notre courte existence où nous verrons la lumière. Et pourtant, ce sera notre dernier jour. En route pour l'abattoir, nos espoirs auront été de courte durée. Nous ne roulons pas vers un jour meilleur : nous roulons vers notre mort. Au vu de notre misérable existence, nous l'attendons presque, cette mort. C'est une délivrance. La fin de toutes ces souffrances que nous croyions interminables. J'ose espérer ne pas mourir en vain. De plus en plus d'humains, à l'instar de la belle âme qui m'a donné une voix, sont révoltés de notre sort. Ils se battent pour que nos conditions de vie changent, et pour rendre le monde meilleur pour tous, ici et ailleurs.

Je ne serai plus là pour le voir, mais mes descendants le seront peut-être. Je remercie cette personne d'avoir transformé mes pensées en une lettre.

Cordialement

Votre Frida

En Bref

PLUS D'ESPÈCES ANIMALES MENACÉES QU'ON NE LE PENSAIT

Notre biologiste, le docteur Monica V. Biondo, a fait de l'étude du juteux commerce mondial des espèces de poissons marins d'ornement son cheval de bataille. Il y a quatre ans déjà, notre collaboratrice tirait la sonnette d'alarme dans sa thèse de doctorat : plus de 40% de tous les poissons coralliens connus dans le monde figuraient sur la liste rouge de l'UICN (Union internationale pour la conservation de la nature) au titre de «data deficient» (DD, données insuffisantes) ou «not evaluated» (non évalués). Selon Biondo, pour près de la moitié des poissons coralliens, il n'est pas connu s'ils sont menacés. En raison de la vulnérabilité connue des récifs coralliens, on peut toutefois supposer qu'une grande partie de ces poissons marins d'ornement dits DD pourraient également être «menacés» ou «gravement menacés».

Cette évaluation concernant les poissons coralliens s'applique à d'autres animaux. A l'aide de l'intelligence ar-

tificielle, des chercheurs ont étudié les probabilités d'extinction de 7699 espèces DD de la liste rouge, soit 17% de l'ensemble de leurs données. Ils sont arrivés à la conclusion que 85% des amphibiens DD sont probablement menacés d'extinction! Il en va de même pour plus de la moitié des espèces DD de nombreux autres groupes d'animaux, tels que les mammifères et les reptiles. Leur conclusion, dans la prestigieuse revue spécialisée NATURE est sans appel: la conservation de la biodiversité en Amérique du Sud, par exemple, pourrait être augmentée de 20 % si les espèces DD actuelles étaient classées dans la catégorie VU (en danger), EN (en danger critique d'extinction) ou même CR (en danger critique d'extinction)...

Sources : J. Borgelt, M. Dorber, M. A. Høiber et F. Verones, Plus de la moitié des espèces déficientes en données prédites menacées d'extinction, *Commun Biol* 5, 679 (2022).
M. V. Biondo, Importation of marine ornamental fishes to Switzerland, *Glob. Ecol. Conserv.* (2018).



CATALOGNE : UN PAS VERS UNE INTERDICTION DES CORREBOUS ?

Le 21 septembre 2011 marquait l'une de nos plus belles victoires : ce jour-là, il s'agissait de la dernière fois qu'un taureau était torturé à mort dans une arène de Catalogne espagnole. Suite à cette décision, les regards se sont tournés vers les autres traditions taurines pratiquées en Catalogne : après l'interdiction de la corrida, qu'allait-il advenir des correbous – ces fêtes au cours desquelles les taureaux ne sont certes pas tués, mais maltraités et torturés ? Nous travaillons activement à leur abolition : le Parlement catalan est désormais saisi d'un projet de loi qui prévoit l'abolition de trois des quatre formes de correbous existantes. Le débat fait rage sur les réseaux sociaux et dans les médias suite à la publication de photos et de vidéos documentant ces traditions. Les partis politiques sont donc soumis à une forte pression. Nous espérons que cela portera ses fruits et qu'une loi sur l'interdiction des correbous pourra entrer en vigueur d'ici 2023 !

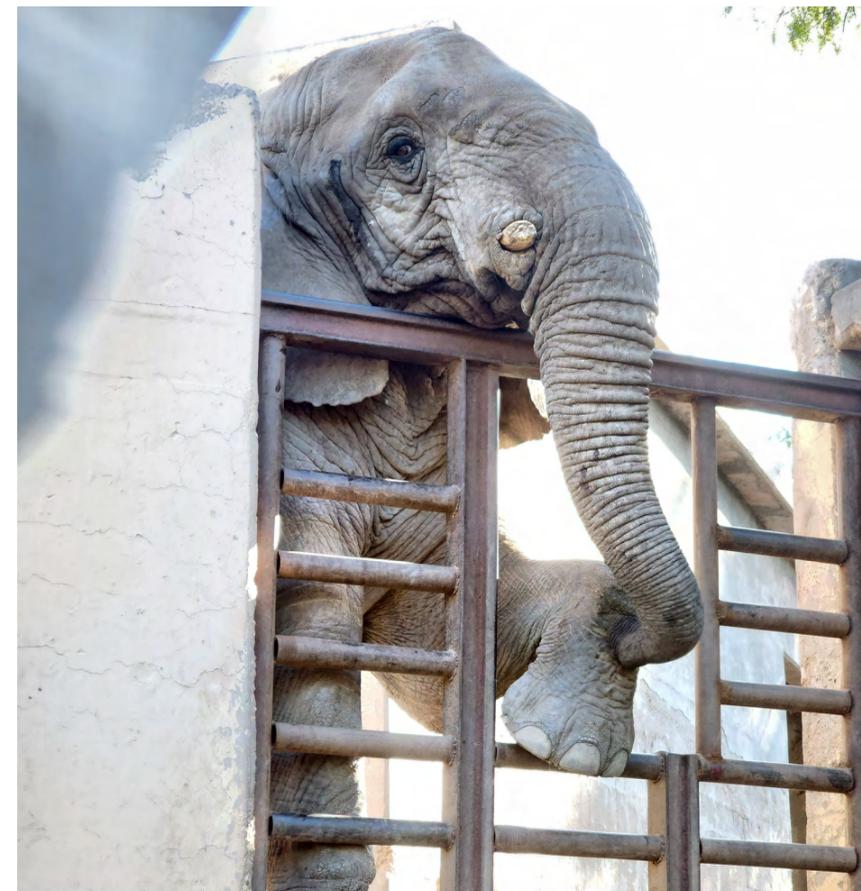


En Bref

BIENTÔT LA LIBERTÉ POUR L'ÉLÉPHANTE KENYA !

Au zoo de Mendoza en Argentine, deux éléphants attendent encore d'être libérés : le mâle asiatique Tamy et l'éléphante d'Afrique Kenya. Cette dernière, âgée de 35 ans, souffre cruellement de solitude dans son enclos. Brisée par l'ennui, Kenya est souvent agressive ou fuyante : elle lance des pierres et se terre dans un coin à l'abri des regards. Si elle savait ! En effet, son calvaire ne sera bientôt plus qu'un mauvais souvenir : la Fondation Franz Weber a obtenu plus rapidement que prévu l'au-

torisation d'exportation de la CITES (la convention internationale sur le commerce des espèces menacées), ce qui lui permettra de bientôt commencer son voyage vers le sanctuaire pour éléphants au Brésil avec qui nous travaillons étroitement. Nous attendons juste sa caisse de transport et les autorisations du Brésil. Bien entendu, nous n'oublions pas Tamy, qui rejoindra le sanctuaire en 2023 ! Pour plus d'informations sur le sanctuaire : ffw.ch/de/projekte/zoos-und-zirkusse



CONGO : LA FFW AU SECOURS DES PRIMATES VICTIMES DU BRACONNAGE

En juin dernier, nous avons reçu un appel à l'aide de l'association J.A.C.K en RDC : plus de 20 singes, dont de nombreux bébés, avaient été saisis par les autorités dans la ville de Lodja, au centre du pays. La plupart d'entre eux avaient perdu leur mère victime du braconnage pour la viande de brousse et devaient être transférés d'urgence au centre de réhabilitation spécial pour primates J.A.C.K., situé à 200 kilomètres de leur lieu de saisie. Face à l'urgence de la situation, la FFW a immédiatement mobilisé les ressources nécessaires à leur transfert. Sans notre concours, les primates seraient morts: plusieurs d'entre eux nécessitaient des soins urgents, qu'aucune structure n'aurait pu assurer à Lodja. A l'heure où sont écrites ces lignes, 23 singes sont déjà entre les mains expertes du centre de réhabilitation J.A.C.K. Dans le prochain Journal Franz Weber, nous reviendrons sur cette action de sauvetage exigeante. D'ici là, nous espérons un heureux dénouement pour tous les primates convalescents !

VOTRE TESTAMENT EN FAVEUR DES ANIMAUX ET DE LA NATURE

Pour que vos volontés se perpétuent dans
la nature et les animaux



Si votre volonté est de venir en aide aux animaux et à la nature même au-delà de votre vie, nous vous prions de penser, dans vos dispositions testamentaires, à la Fondation Franz Weber.

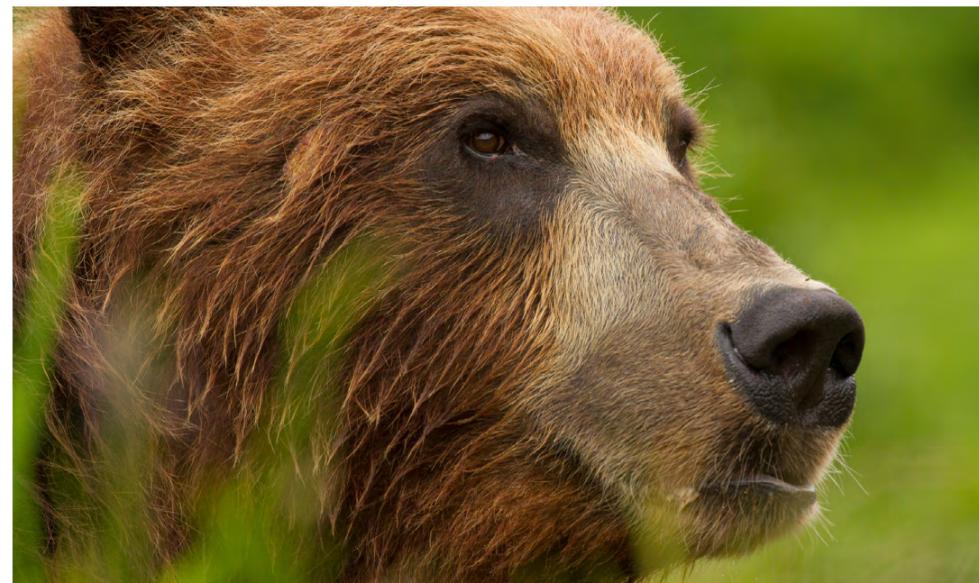
Notre collaboratrice spécialisée, Lisbeth Jacquemard, se tient à votre disposition pour vous conseiller.

FONDATION FRANZ WEBER

Case postale 257, 3000 Berne 13
T +41 (0)21 964 24 24
ffw@ffw.ch | www.ffw.ch

Guerre éclair : le projet de parc à ours tombe à l'eau

**Les promoteurs du parc à ours du Gantrisch capitulent :
leur projet ne verra finalement pas le jour.**



Sa devise ? Protéger les ours dans leur habitat naturel, à l'état sauvage, et en finir avec les parcs animaliers d'un autre âge !

L'union fait la force

Enthousiasmée par la mobilisation d'une centaine de Schwarzenbourgeois venus manifester leur hostilité envers le projet de parc lors de la séance d'information avec Reno Sommerhalder, un spécialiste des ours, à Schwarzenburg, Vera Weber avait pressenti un climat propice au renoncement des promoteurs : « Dans ce climat hostile, on ne pourra jamais construire de parc à ours ici » prédisait-elle.

Vera Weber a vu juste : quelques semaines à peine après l'annonce de la campagne de la FFW, les autorités faisaient savoir qu'elles renonçaient au projet « pour raisons financières ». Quoi qu'en disent les promoteurs éconduits, la présidente de la FFW n'est pas dupe : « Le fait que, dans la région du Gantrisch, aucun ours ne sera enfermé à l'avenir, est largement dû à notre opposition véhémente », martèle-t-elle.

Après ce retrait rapide, une conclusion s'impose : ensemble, nous sommes plus forts, et nous pouvons changer le monde !

Matthias Mast

À Schwarzenburg, commune bernoise du Gantrisch, l'humeur est, pour beaucoup, à la fête. Et pas seulement pour les ours : si le projet de parc avait abouti, c'était un pan entier de nature qui aurait disparu. La forêt et ses habitants auraient payé le prix fort : rien que pour construire l'enceinte, de nombreux arbres auraient dû être abattus. En outre, comme le projet prévoyait de clôturer un espace de cinq hectares pour les ours, c'est toute la faune sauvage qui aurait été affectée par la destruction

des voies de passage et par le morcellement de la forêt.

Une victoire éclair de la FFW

Vent debout contre ce projet, la Fondation Franz Weber compte parmi les premiers à s'être mobilisée contre sa réalisation. Grâce à ses communiqués de presse, à ses publications et à deux séances d'information à Schwarzenburg et à Berne, la FFW a mené sa campagne à tambour battant, ne laissant aucune chance à ses adversaires.



Lutter contre l'élevage intensif en consommant de façon responsable

Dans les sociétés où priment le profit et où la notion de «produire toujours plus, plus vite», est de rigueur, élever des animaux en respectant leurs besoins fondamentaux est un défi. Heureusement, certains magasins modèles comme le Matte-Lädeli, à Berne, ont pris le contre-pied de cette tendance. En permettant à leurs clients de consommer de façon responsable, ces petits commerces font la différence tant pour l'homme que pour l'animal.



PATRICK SCHMED
Reporter et journaliste

L'aventure commence il y a près de 40 ans : dans les années quatre-vingts, les habitants du village de Courtelary, dans le Jura, avaient pris l'habitude de suivre avec intérêt les pérégrinations d'une certaine Subaru. Et pour cause ! Le chauffeur, toujours pressé, s'arrêtait régulièrement pour distribuer, ici un paquet de saucisse, là une part de fromage de montagne et, à une autre halte, un sac de viande. «À l'époque, nous vendions directement aux consommateurs les produits de notre ferme, la Métairie du Prince», explique Aram Mlikjan, ancien paysan et pionnier de la production en système herbager. À 1 200 mètres au-dessus de la mer, il élevait avec sa famille des vaches, des boeufs et des cochons, en suivant les directives du label KAGfreiland. Le fromage était fabriqué sur place et le cheptel était abattu à proximité de la ferme.

Circuit court

«A l'époque, il existait un abattoir gratuit à Courtelary où mon voisin se chargeait de tuer les bêtes», se remémore l'épicier, originaire de Wabern. Il va de soi qu'Aram accompagnait ses animaux jusqu'au bout, veillant à leur bien-être jusqu'à leur dernier souffle. C'est dans cet esprit qu'il décidait de reprendre, il y a 27 ans de cela, le Matte-Lädeli, le deuxième magasin bio de Berne, créé en 1981. Le concept ? Promouvoir, en ville, des produits du terroir et de saison, pour faire primer la

qualité sur la quantité. Triés sur le volet, les fruits et les légumes sont vendus sans intermédiaire. Dans la mesure du possible, l'équipe du Matte-Lädeli les commande directement aux producteurs, qui les fournissent eux-mêmes.

Un label de confiance

Concernant la viande qu'il vend, Aram certifie que ses producteurs sont soucieux des conditions de vie de leurs cheptels. «Je peux parler de la viande de trois boucheries bio des environs, dont je connais personnellement les employés et le responsable», explique-t-il. Aram a choisi de faire confiance au label Bourgeon Bio Suisse. Selon le cahier des charges de ce label, les fournisseurs sont contrôlés par des tiers, selon des règles strictes. «Bien sûr, cela a un prix», admet-il. «La viande devrait toujours être chère», renchérit la présidente de la Fondation Franz Weber. «C'est, en réalité, un produit de luxe – mais qui n'est plus perçu comme tel. Fini, le temps où le rôti n'était servi que le dimanche. Souvent, on mange de la viande tous les jours, voire à chaque repas. Cela montre qu'elle est devenue trop bon marché» ajoute-t-elle.

Respecter le bien-être animal

Beaucoup de gens ne soupçonnent pas le sort réservé aux animaux qu'ils consomment : «Même ici, en Suisse, où la loi sur la protection animale est l'une des plus strictes au monde», estime Vera Weber. A titre d'exemple, cette loi, mal nommée sur la protection animale, permet d'entasser et d'engraisser jusqu'à leur mort dix porcs sur une surface équivalente à celle d'une place de parking. Dans les élevages industriels, il est également possible de parquer 17 poulets sur un mètre carré, puis de les tuer au bout de six semaines. Enfin, toujours dans notre beau pays, il est possible d'abattre à la chaîne des millions de poussins mâles d'un jour, en toute légalité. «L'élevage intensif,

tel qu'il est géré aujourd'hui, viole le principe de protection des animaux», s'indigne Vera Weber, qui rappelle au passage le soutien actif de la FFW à l'initiative contre l'élevage industriel en Suisse.

Tous perdants

Le bilan est sans appel : si nous ne réduisons pas drastiquement notre consommation de viande, les animaux ne seront pas les seuls à en pâtir. Chaque jour, au nom de la production de denrées d'origine animale, des forêts sont détruites, des eaux sont polluées, et des terres agricoles sont réquisitionnées, pour cultiver des aliments pour le bétail au lieu de nourrir l'humanité. À cela s'ajoutent des défis sanitaires : il n'est de secret pour personne que le recours massif aux antibiotiques crée des résistances critiques à ces médicaments ! De même, nul n'est censé ignorer désormais, que l'empiètement des activités humaines sur les habitats d'animaux sauvages et potentiellement porteurs de virus est source de pandémies ! Alors que notre maison brûle, en Suisse, des cercles politiques continuent d'appeler à rejeter l'initiative contre l'élevage intensif. Pour Vera Weber, cette position est incompréhensible et indignée des efforts des petits paysans et petits producteurs, qui à l'instar du Matte-Lädeli, se battent pour imposer



Aram Melikjan, heureux propriétaire de la petite épicerie bernoise Matte-Lädeli.

Photos: Patrick Schmed

des produits de qualité et une viande issue de filières respectueuses du bien-être animal.

Manger moins, mais mieux

Pour Aram, le fait de pouvoir manger de la viande à volonté contribue aussi à en ôter le plaisir. «Il en va de même dans d'autres domaines. Les choses prennent plus de valeur quand on doit y renoncer de temps en temps. L'excès détruit tout», dit-il, faisant référence à la folle course à la croissance de nos sociétés. De part son volume de production, l'élevage intensif augmente la disponibilité, la consommation et les profits de l'industrie de la viande – et ce, à des prix défiant toute concurrence pour le consommateur. «Ça ne peut pas durer, car les ressources ne sont pas éternelles», conviennent Aram et Vera Weber. «Si l'initiative contre l'élevage intensif est adoptée, la viande sera plus chère dans de nombreux commerces», explique la présidente de la FFW. Selon elle, les prix du Matte-Lädeli ne seront pas affectés par l'initiative, car la boutique respecte déjà un label de qualité. Mais «dans d'autres enseignes, notamment celles du bon marché, la viande se vendra finalement à sa juste valeur.»

En outre, si le prix – enfin réel – de la viande aura une influence directe sur les conditions de vie des animaux, il impactera également le niveau de vie des éleveurs : «Un oui à l'initiative contre l'élevage intensif restaurerait aussi la dignité des paysans suisses qui, désormais, pourraient être fiers de présenter leur élevage. Libérés de la pression des coûts, ils n'auraient plus à cacher les étables bondées à l'arrière de leurs fermes», se réjouit Vera Weber.

Pour notre plus grand plaisir...

Pour Aram et Vera Weber, la consommation quotidienne de viande est

vouée à disparaître. «Parfois, la satisfaction réside dans la parcimonie», philosophe l'épicier, qui est lui-même un modèle de sobriété. Peu porté sur la technologie, il ne possède pas de téléphone portable. Quiconque veut lui parler vient dans son magasin. Là, Aram trouve toujours le temps de converser. Notamment avec Vera Weber qui aide, par ses achats, sa petite boutique indépendante de quartier. «Ce genre de commerce est essentiel», souligne-t-elle, «grâce au Lädeli, la Matte garde son centre vivant.»

Cercle vertueux

En se fournissant au Matte-Lädeli, les consommateurs ne font pas juste leurs courses : ils nourrissent des liens

privilegiés avec leur commerçant, et valorisent les produits issus de filières respectueuses des animaux et de l'environnement. Si aujourd'hui, ce type de consommation responsable est devenu tendance, Aram ne désespère pas d'avoir, à son échelle, un impact sur la société, au-delà des modes : «c'est peut-être la solution pour sortir du cycle vicieux qui pousse à vouloir toujours plus», confie-t-il à Vera Weber. Appliquée à l'élevage intensif et à la consommation effrénée de viande, la sagesse d'Aram inspire souvent plus d'un client. Ici, on ne repart pas seulement avec un panier bien garni, mais aussi, avec un petit supplément d'âme. Et la conscience de contribuer à une meilleure société...



L'été, un assortiment multicolore de légumes de saison produits localement est disponible.



Depuis plus de 40 ans, le magasin Matte-Lädeli est une valeur sûre dans le quartier.



Pour que tous les animaux profitent de la vie en plein air

POUR UNE SUISSE SANS ÉLEVAGE INTENSIF

25 SEPTEMBRE 2022

OUI

elevage-intensif.ch

Pour une suisse sans élevage intensif

En 2021, plus de 80 millions d'animaux ont été tués en Suisse pour la production de viande. Cela correspond à environ 10 animaux par personne. Le nombre d'abattages a presque doublé au cours des vingt dernières années. La raison? Une production qui s'éloigne de la viande de porc et de bœuf et qui privilégie désormais le poulet.

Si cette évolution s'observe au niveau international, elle est particulièrement problématique en Suisse. En tant que «pays d'herbages», la Suisse n'est pas du tout adaptée à la production de viande de poulet et de porc. Ces exploitations qui fonctionnent généralement de manière indépendante du sol sont problématiques car le fourrage pour animaux doit être produit en plus sur nos terres arables déjà limitées. En outre, l'intensification du secteur agricole a des conséquences fatales pour les animaux. Ils doivent vivre dans des exploitations

de plus en plus grandes sur un espace toujours plus restreint. Ainsi, jusqu'à 27 000 poulets ou 1 500 porcs peuvent être élevés par halle. Or, les poulets ont tout juste une page A4 d'espace pour vivre. Dix porcs peuvent être élevés sur une surface équivalente à une place de parking. Les animaux ne voient souvent le ciel libre que le jour de leur abattage.

C'est pour tout cela que l'initiative est fondamentale: Elle ouvre la voie vers une agriculture tournée vers l'avenir et respectueuse des animaux.

Concrètement, l'initiative revendique :

- Un hébergement et des soins respectueux des animaux : plus d'espace par animal, une litière pour tous les animaux, des possibilités de jouer
- L'accès à l'extérieur : accès quotidien au pâturage, privilégier les races à croissance lente
- Un abattage moins douloureux : des trajets de transport courts, un meilleur contrôle du processus

d'étourdissement, des méthodes d'abattage sans douleur

- Imposer une taille maximale pour les groupes par étable : limiter les effectifs par hectare de pâturage

Protéger les paysannes et les paysans suisses de la concurrence étrangère. C'est pour cela que l'initiative demande que les produits d'origine animale importés respectent les nouvelles normes suisses. En accordant des délais transitoires de 25 ans maximum, ce qui correspond à une génération agricole, l'initiative garantit aux agricultrices et agriculteurs de pouvoir amortir les investissements déjà réalisés.

Nous avons besoin de changer de système. Nous devons évoluer vers une agriculture responsable, qui cultive le sol et renoncer à la maximisation des profits aux dépens des humains, des animaux et de l'environnement.

Philipp Ryf

co-directeur de campagne de l'initiative contre l'élevage intensif



Les pionniers de la «transition protéique»

Notre relation aux animaux et notre consommation de viande pèsent sur notre société, sur le monde animal et sur l'environnement. Il faut donc trouver des alternatives. Pour la Fondation Franz Weber, réduire notre consommation de viande est inévitable. Grâce aux plantes, une autre voie est possible pour préparer un avenir durable et équitable pour tous, sans élevage intensif!

Les Précurseurs innovants de l'alimentation végétale de l'Oberland bernois

- À Frutigen, on n'a pas attendu que le tofu soit à la mode: ici, on en fabrique depuis 1992 ! Une entreprise spécialement dédiée à la préparation du tofu suisse a même été fondée en 1998, alors que cet aliment était encore largement méconnu en Europe. Les temps ont changé : la société Futur Naturprodukte GmbH qui exploite désormais le tofu suisse, constate actuellement une forte demande émanant tant du grand public que de restaurateurs.
- Face à l'explosion des commandes, Wild Foods GmbH a été contraint d'agrandir son site de production de Frutigen. Cette société a pour spécialité la création de saumon à partir de carottes du Seeland. Elle a récemment lancé une nouvelle variante à l'aneth alpin et au poivre.
- Freddy Hunziker faisait des expériences avec des noix de cajou dans sa cuisine lorsqu'un accident l'a contraint à abandonner sa carrière sportive. Il a réussi à affiner le lait des noix selon des méthodes traditionnelles pour en faire du fromage frais et du camembert, entre autres spécialités fromagères. Commercialisées sous la marque New Roots dans de nombreuses cuisines, tant privées que collectives, ses créations connaissent un succès grandissant.



Afin d'augmenter la production de lait, les vaches sont traitées comme des machines.

Photos: Fondation Franz Weber

Ces petits fromages ne sont pas juste délicieux : ils représentent une alternative d'avenir pour répondre à la crise alimentaire mondiale et aux enjeux de durabilité. «Si nous voulons sauver notre planète, nous devons réduire notre consommation de viande et miser plus sur les matières premières végétales», explique Vera Weber. En parallèle de l'initiative sur l'élevage intensif, dont il est complémentaire, ce projet de transition protéique fait l'objet d'une mobilisation intense à la Fondation Franz Weber. Objectif : enrayer les dégâts causés par l'industrie de la viande à la planète, aux animaux et aux populations les plus vulnérables, en proposant une alternative saine et dénuée de cruauté.

Poser les jalons

Adopter la transition protéique, c'est-à-dire accepter le fait de passer d'une alimentation principalement basée sur les protéines animales à des protéines majoritairement végétales n'implique pas de renoncer au plaisir de se nourrir, bien au contraire ! Comme le souligne la présidente de la Fondation Franz Weber, une multitude de mets comp-

lets et savoureux peut être obtenue, désormais, à partir de fruits, de légumes, de légumineuses, de noix, de céréales et de graines, auxquels sont ajoutés des produits de substitution innovants. La Suisse n'est pas en reste pour ce type d'innovation culinaire : l'Oberland bernois par exemple, est réputé pour la qualité et l'appétence de ses produits végétaux, et notamment pour sa faculté à les transformer en mets délicats. Ici, de nombreuses entreprises à l'instar de New Roots, la plus célèbre d'entre elles, sont rôdées pour transformer le soja en tofu, les noix de cajou en fromage, les carottes en saumon et le seitan en viande. Victime de son succès, New Roots a d'ailleurs récemment été contrainte de déménager de Thoune à Oberdiessbach, afin de bénéficier d'un centre de production plus important. C'est là que Vera Weber a rendu visite à ses fondateurs, pour parler du concept d'efficacité alimentaire.

L'efficacité alimentaire au cœur du sujet

Quelle quantité de ressources faut-il pour produire notre alimentation ? À l'avenir, cette question sera inévitable au vu de la raréfaction des ressources.

Si l'on compare les moyens économiques et naturels investis, on constate que la production de protéines végétales est beaucoup plus efficace que celle de protéines animales (voir encadré). «Produire les protéines directement à partir de plantes nécessite beaucoup moins de matières premières qu'en passant par les animaux», explique Freddy Hunziker, en prenant l'exemple de New Roots. Un kilogramme de noix de cajou permet de produire deux kilogrammes de fromage à pâte molle, tandis que pour le fromage «classique», fait à base de lait, il faut cinq fois plus de matière. «Actuellement, la Suisse importe entre 1,3 et 1,8 millions de tonnes d'aliments pour animaux», poursuit Freddy Hunziker. Ses détracteurs, qui reprochent à son entreprise d'importer des noix de cajou du Viêt-Nam et d'Afrique, semblent oublier que le soja, le maïs et les céréales nécessaires à la production locale de viande viennent aussi d'ailleurs...«Si on importait la même quantité de noix de cajou, on pourrait approvisionner toute l'Europe», résume le co-fondateur de New Roots.

Nourrir le monde

En visitant les locaux de fabrication de New Roots, on réalise que cette so-

ciété ne se préoccupe pas seulement de son chiffre d'affaires : l'homme et l'environnement sont au cœur de ses préoccupations. «Nous voulons contribuer à augmenter l'efficacité alimentaire de l'agriculture», martèle Freddy Hunziker. Des investissements dans la recherche permettront aux produits de New Roots d'être progressivement fabriqués avec des matières premières locales comme le lupin ou le chanvre, et donc d'être encore plus durables et éthiquement défendables. Le calcul est simple : si les produits alimentaires peuvent être fabriqués avec moins de ressources, ils peuvent nourrir un plus grand nombre.

Evolution positive

«Il y a six ans, les consommateurs étaient très peu conscients de l'impact sur l'environnement de leur consommation de viande et de lait», rappelle Alice Fauconnet, co-fondatrice de New Roots et responsable marketing. Aujourd'hui selon elle, les choses ont changé : les gens font plus attention pour se nourrir de façon responsable. «Nos produits contiennent un message direct et indirect : ce message, c'est que nous contribuons avec notre consommation à décider du bien-être des animaux et de l'avenir de notre planète», déclare-t-elle.

le. Pour cette française d'origine, les retours positifs concernant ses produits sont encore plus précieux que son chiffre d'affaires en hausse. Là encore, pas question de tout garder pour soi : un pour cent de ses bénéfices est reversé à des refuges pour animaux. «Les gens commencent à se préoccuper du bien-être animal et font de moins en moins la différence entre leur chat adoré et un porc d'engraissement», se réjouit Alice Fauconnet.

Lutter ensemble pour un avenir meilleur

L'initiative contre l'élevage intensif est un engagement politique de la Fondation Franz Weber, mais les objectifs se ressemblent, reconnaissent à l'unisson Alice Fauconnet et Vera Weber. «C'est une véritable bénédiction d'avoir tant d'exploitations innovantes dans notre pays» se réjouit Vera Weber. Pour la présidente de la FFFW, New Roots et ses concurrents sont au premier plan pour favoriser la réforme de l'agriculture et ainsi donner une chance à notre planète. Jeunes, ambitieux et engagés, ces pionniers sont aussi des modèles à suivre : leurs nouveaux bâtiments de production n'ont recours à aucun combustible fossile et mises entièrement sur la durabilité.

Patrick Schmed



Ambassadrice d'innovation, Alice Fauconnet (à droite) présente à Vera Weber un échantillon de produits réalisés par New Roots à partir de protéines végétales. Photos: Patrick Schmed



Avec New Roots, Freddy Hunziker mise sur la recherche et sur la sensibilisation du grand public. Objectif : faire le lien entre santé et alimentation végétale.



Sur la photo : un champ de soja en Amérique latine. Chaque année, 1,4 million de tonnes d'aliments pour animaux sont importées en Suisse. Problème : ces aliments impliquent un déboisement massif des forêts primaires. Les protéines d'origine végétale présentent un double avantage : leur production requiert moins de matières premières que les produits issus d'animaux et elles peuvent nourrir beaucoup plus de personnes.

«L'efficacité alimentaire en chiffres»

Selon une liste établie par la fondation Albert Schweizer, il faut, pour un kilogramme de viande de bœuf, les ressources suivantes :

- 3,9 à 9,4 kilogrammes de céréales (en fonction de l'âge des animaux)
- 15 400 litres d'eau
- 27 à 49 mètres carrés de surface utile
- 22 kilogrammes de gaz à effet de serre sont produits

Pour les produits laitiers, le calcul établi par les recherches de New

Roots est le suivant :

- pour un kilo de fromage à pâte molle, 10 litres de lait de vache sont nécessaires
- pour ces 10 litres de lait, au moins 6300 litres d'eau sont nécessaires
- Problème: l'eau utilisée pour l'irrigation des cultures d'aliments pour animaux, est parfois souillée et mélangée à des antibiotiques et à des pesticides

À titre de comparaison, un kilo de fromage de cajou à pâte molle mobilise les ressources suivantes :

- 0,25 kilogramme de noix de cajou donne un demi-litre de lait de cajou qui produit un kilogramme

de fromage végétal

- Les noix de cajou poussent sur des arbres dans les zones tropicales. Ils n'ont besoin, ni d'eau, ni de soins, ni de pesticides ni d'engrais. Et ces arbres produisent de l'oxygène !
- Elles sont issues du commerce équitable avec des primes, notamment pour la qualité biologique
- Les noix de cajou sont transportées par bateau et le trajet représente moins de 5 pour cent du bilan CO₂ du produit
- Le site de production de New Roots n'utilise aucun combustible fossile et mise tout sur la durabilité

Espagne – plongée dans l'enfer de la pisciculture

Le phénomène est moins connu, mais pourtant, l'élevage intensif concerne aussi les poissons. En Espagne, deuxième plus grand pays exportateur de poissons de l'UE, plusieurs espèces populaires sur les étals de poissonnerie telles que la truite, la daurade, le turbot ou le bar, proviennent en grande partie de fermes piscicoles. Dans une vidéo choc, la Fondation Franz Weber lève le voile sur les conditions de vie effroyables de ces poissons.

«Made in China» «Fabriqué au Mexique», «d'origine allemande», «conditionné en Suisse» – c'est en ces termes que sont déclarées, comme l'exige la loi, les caractéristiques majeures d'un produit. Dans les restaurants, il est obligatoire de préciser l'origine de la viande et du poisson. Mais au moment de commander, cela fait-il une différence pour le consommateur, si ce dernier ne connaît pas l'envers du décor ? A la Fondation Franz Weber, nous pensons qu'un client averti en vaut deux. Avec cette vidéo, tournée au pays de Cervantes dans douze fermes piscicoles, nous espérons toucher le plus grand nombre !

Conditions d'élevage déplorables

Entre 2020 et 2022, nos drones et nos caméras ont filmé 12 exploitations, pour enquêter sur l'élevage de la truite, du turbot, de la daurade et du bar en Espagne. Appelés «fermes piscicoles»,

ces élevages ont en réalité toutes les caractéristiques d'un mode de production intensif : les poissons sont entassés dans un espace réduit et surpeuplé, sans aucune considération pour leur bien-être. Les séquences que nous révélons sont uniques : c'est la première fois que ces élevages sont soumis à une enquête globale et que de telles images sont dévoilées au public.

Un élevage intensif en bassin

Toute surpopulation animale est problématique. Cela vaut pour les mammifères, mais aussi pour les poissons. Sur les images obtenues en caméra cachée, une multitude de poissons morts flotte à la surface des bassins au milieu de leurs congénères. Polluée par les déjections, la nourriture et les médicaments, l'eau des bassins est malsaine pour les poissons, qui contractent souvent des maladies. Dans cet environnement, les blessures ne

cicatrisent pas et beaucoup d'animaux présentent de graves lésions de peau. Le taux de décès est édifiant : dans l'une des fermes, une employée évoque un pic de mortalité de 1823 truites sur une seule journée, tandis que chaque jour, la moyenne des pertes s'élève à 1300 individus.

Goût amer

Pour adapter le goût de la chair à la demande de certains marchés internationaux, les poissons sont parfois transférés dans des unités spécialisées. Dans ces centres de mort, ils sont traités à l'ozone, un agent oxydant, pendant trois jours, avant d'être tués. Pendant ce processus, ils sont brutalement entassés, aspirés par une pompe industrielle et déversés dans des bassins surpeuplés.

Glacés à mort

Malgré l'opposition de l'Union euro-



L'année dernière, la Suisse a importé près de 122 tonnes de poissons d'Espagne. Photos: Fondation Franz Weber



Lors de la ponte forcée, les œufs sont prélevés de force.



Le documentaire de la Fondation Franz Weber révèle l'enfer subit par les poissons d'élevage en Espagne. Nous espérons qu'il permettra d'éveiller les consciences, tant pour boycotter le poisson espagnol que pour favoriser un «oui» massif à l'initiative contre l'élevage intensif du 25 septembre prochain.

Lien vers le film : shorturl.at/dfrSW



Condamnée par la communauté scientifique et l'UE, la réfrigération de poissons vivants demeure pratiquée en Espagne.

péenne et des ichtyologues, la plupart des fermes piscicoles espagnoles réfrigèrent toujours les poissons vivants, sans les anesthésier au préalable. Jetés dans un mélange d'eau et de glace, ou directement dans la glace, ils suffoquent ou meurent lentement de froid dans d'atroces souffrances. L'agonie est encore pire pour les espèces habituées au froid : le refroidissement ralentit leur métabolisme et réduit leur besoin d'oxygène. De fait, ils mettent plus de temps à mourir...Un employé d'un élevage de truites de Grenade estime à une heure et demie la durée moyenne de leur agonie.

Ponte forcée

Les mauvais traitements ne s'arrêtent pas là. Tous les sept mois, une partie des poissons doit subir un autre supplice : la ponte forcée. Une caméra cachée révèle comment les spécimens sont anesthésiés afin que leurs œufs soient prélevés au moyen d'une ferme pression sur le ventre. Comme l'explique le directeur d'une ferme piscicole, cette méthode peut causer des lésions irréversibles ou même la mort des poissons. Malgré les risques, cette pratique est couramment pratiquée, car les élevages ont besoin d'alevins pour atteindre, voire dépasser leurs objectifs financiers. Mais à quel prix ?...

Un temps pour constater...

«En ayant recours à des méthodes comme la mise à mort par réfrigération, sans anesthésie préalable, l'Espagne fait fi des recommandations de l'Union européenne», s'insurge Rubén Pérez, responsable de campagne à la Fondation Franz Weber. Inutile et cruelle, cette méthode traduit un mépris total du bien-être animal et une absence totale de considération pour les poissons. Il est grand temps que leur souffrance soit considérée au même titre que celle d'autres animaux !

...Et un temps pour agir

«Hélas, ce type d'élevage est en plein développement», s'inquiète Rubén Pérez. Pourtant, la science progresse chaque jour pour nous aider à mieux comprendre les poissons. Eux aussi sont des êtres vivants capables de ressentir de la souffrance ! En refusant d'acheter ceux venus d'Espagne, et en votant «oui» à l'initiative contre l'élevage intensif le 25 septembre prochain, nous avons le pouvoir de faire la différence pour ces animaux. Chaque voix compte, pour tous les animaux : si cette initiative était adoptée, elle limiterait les importations de produits issus de l'élevage industriel cruel, tant pour les poissons que pour la viande !

Chiffres et données de la production espagnole de poisson

Chiffres de la production pour l'année 2016

- 287 281 tonnes de poissons d'élevage et de fruits de mer
- 269 656 tonnes (94 %) de poissons et de crustacés élevés en mariculture
- 17 625 tonnes de poissons élevés en eau douce

Chiffres de l'importation du poisson espagnol en Suisse

Espèce de poisson	Volume en kg	Valeur en CHF
2017		
Bars	37 864	370 276
Turbots	30 452	380 330
Daurades	21 550	166 487
Truites	11 930	110 821
Total	101 796	1 027 914

2018		
Bars	42 781	461 737
Turbots	35 496	491 827
Daurades	30 747	231 032
Truites	26 580	164 718
Total	135 604	1 349 314

2019		
Bars	48 528	449 972
Turbots	45 144	573 190
Truites	19 199	108 601
Daurades	17 827	136 297
Total	130 698	1 268 060

2020		
Bars	40 924	390 240
Turbots	35 940	404 555
Truites	6 169	32 738
Daurades	1 370	15 238
Total	84 403	842 771

2021		
Bars	71 087	688 615
Turbots	42 811	625 324
Truites	6 574	34 840
Daurades	1 432	12 124
Total	121 904	1 360 903

Les abus ne sont pas des cas isolés : toute l'Espagne est concernée

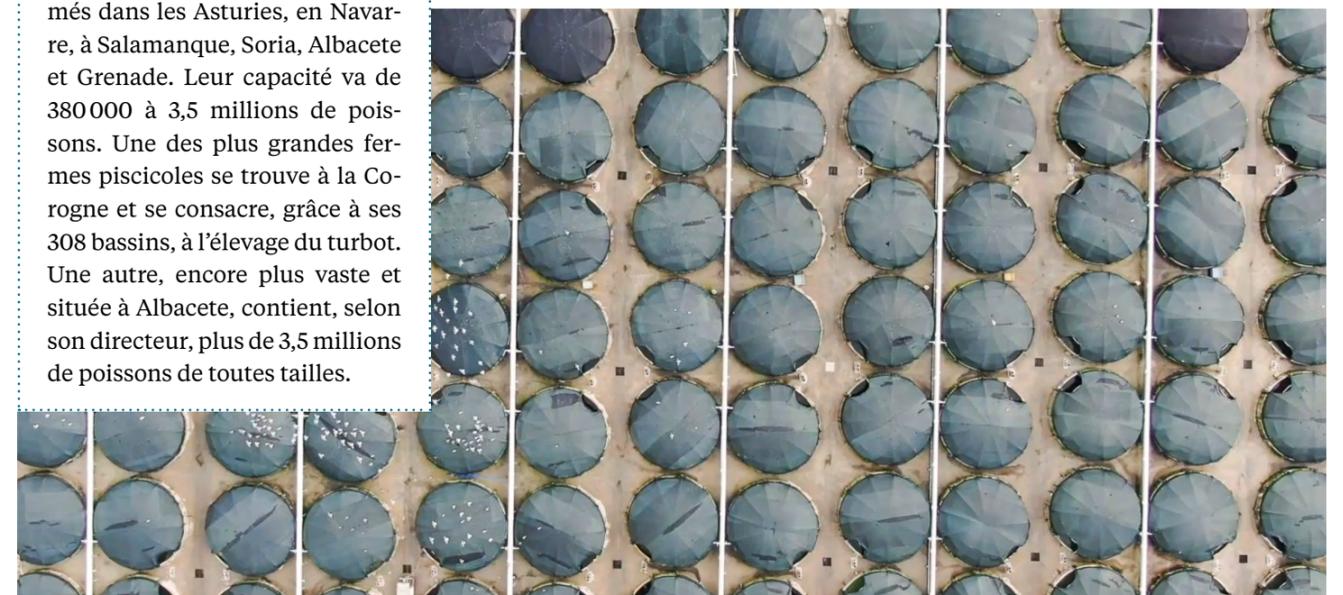
En Espagne, les fermes piscicoles se trouvent autant au bord des rivières, des lacs et dans la mer qu'à l'intérieur des terres. Notre vidéo a été tournée dans 12 exploitations, continentales ou maritimes, situées en Castille, dans le León, en Castille-La Manche, en Navarre, dans les Asturies, en Galice et en Andalousie.

Une ferme d'un million de poissons

Parmi les macro-fermes marines évoquées dans le reportage, celle de la région de Valence a particulièrement retenu notre attention. Spécialisée dans l'élevage des daurades et des bars, ses animaux sont répartis dans une vingtaine de parcs flottants. Chaque parc renferme 50 000 poissons, qui sont prélevés dès qu'ils pèsent 500 grammes. En tout, un million de spécimens vivent dans cette ferme.

Élevage de truites dans des fermes continentales

Huit élevages de truite ont été filmés dans les Asturies, en Navarre, à Salamanque, Soria, Albacete et Grenade. Leur capacité va de 380 000 à 3,5 millions de poissons. Une des plus grandes fermes piscicoles se trouve à la Corogne et se consacre, grâce à ses 308 bassins, à l'élevage du turbot. Une autre, encore plus vaste et située à Albacete, contient, selon son directeur, plus de 3,5 millions de poissons de toutes tailles.



Les fermes piscicoles sont situées à proximité de points d'eau, dans la mer ou dans les terres. Entassés dans des bassins surpeuplés, les poissons suffoquent.



Partager la passion des arbres, pour mieux les sauver

Trop souvent, les arbres jugés «mourants» sont abattus sans autre forme de procès pour «raisons de sécurité». Cela doit cesser !



MATTHIAS MAST
Reporter et journaliste

Le 20 juillet dernier, malgré la canicule, deux douzaines de passionnés se sont rendus à Aarau, pour s'initier aux mystères des vieux arbres aux domaines du Gönhard. Ils répondaient à l'invitation de la Fondation Franz Weber qui désire, par ce genre d'événements immersifs, accompagner et former les passionnés d'arbres et de forêts pour leur donner les moyens de mieux les protéger.

Pour la FFW, seul un engagement de la population pourra garantir une protection efficace et durable des vieux arbres et des forêts naturelles dans notre pays.

Partage de connaissances

Lors de cette visite privilégiée, les «arbrophiles» ont été accueillis par Max Jaggi, responsable de la ville verte d'Aarau, qui leur a fait part de son expérience concernant les vieux arbres, à l'image des imposants cèdres des domaines du Gönhard (voir encadré). Diana Soldo, notre biologiste spécialiste des arbres, qui vit elle-même au cœur des bois, lui a emboîté le pas pour s'exprimer à son tour sur l'importance majeure des forêts pour la biodiversité et le climat. Enfin, Fabian Dietrich, spécialiste en soins des arbres de la FFW, a clos les interventions par un émouvant «éloge des ar-

bres», en hommage aux spécimens des domaines du Gönhard.

Soigner au lieu d'abattre

Lors de la visite, nos invités ont eu l'opportunité de constater la résilience dont ces géants sont capables : tout d'abord, en s'approchant de près d'un cèdre du Liban (*Cedrus libani*) atteint depuis plusieurs années d'une attaque de scolytes qui, heureusement, a pu être soignée à temps, puis d'un cèdre rouge (*Thuja plicata*), qui avait été gravement endommagé par une tempête. Confiés aux bons soins de Max Jaggi et de Fabian Dietrich, tous deux convaincus qu'il ne fallait pas les abattre, ces cèdres tiennent certes toujours debout grâce à la détermination de leurs protecteurs, mais aussi grâce à leurs propres ressources. Avec cette seconde chance qui leur a été offerte alors que certains se seraient empressés de les condamner, ils peuvent continuer à «trôner» encore des siècles au dessus des domaines du Gönhard : ils sont la preuve vivante qu'il est préférable de soigner les arbres plutôt que les abattre !

Donner aux arbres les moyens de s'auto-soigner

Après trois heures d'échanges et de partage de connaissances, la visite s'est achevée par l'observation d'un tulipier de Virginie (*Liriodendron tulipifera*), d'un hêtre commun (*Fagus sylvatica*), et d'un immense hêtre pourpre (*Fagus sylvatica atropunicea*). Ce dernier aussi est un survivant : programmé pour être abattu en 2013, en raison de son infestation par un champignon appelé l'ustuline brûlée, il doit son salut à l'intervention de Max Jaggi, qui, conseillé par Fabian Dietrich, a décidé de le préserver. Grâce à une large coupe de son faite et à la protection de la cime résiduelle, ce doux géant a désormais les moyens de combattre la maladie et de soigner ses lésions.



Ce hêtre sanguin (*Fagus sylvatica 'atropunicea'*) est victime du champignon du feu bactérien (*Kretzschmaria deusta*). Grâce à une coupe thérapeutique, l'arbre a retrouvé les moyens de lutter. Il pourra vivre encore plusieurs décennies ! Photos: Fondation Franz Weber



Fabian Dietrich, expert de la FFW en soins des arbres, explique le long chemin vers la rémission de ce hêtre rouge (*Fagus sylvatica*). Une amélioration du sol et un suivi régulier de sa pousse seront nécessaires pour assurer sa survie.

Comparer ce qui est comparable

«Cette résistance distingue justement les arbres des humains, qui comparent toujours à tort la vie d'un arbre à celle d'un homme», explique Fabian Dietrich, avant de préciser que «Un arbre ne surmonte pas une lésion ou une maladie. Il l'isole et regroupe ses forces pour lutter contre elle.» C'est pour cela selon lui, que les arbres creux ne



doivent pas être abattus. «Dans bien des cas, les arbres peuvent être préservés lorsqu'on leur prodigue des soins adaptés» poursuit l'expert. En effet, grâce à leur immense espérance de vie, les arbres ne peuvent être comparés aux humains ! «Les hommes mesurent l'espérance de vie d'un vieillard cacochyme. Ils se trompent complètement, car un arbre malade ou blessé peut vivre encore des décennies ou des siècles !» conclut-il.

Lutter contre la solution de facilité

Il est essentiel de sensibiliser la population à la résilience des arbres : des solutions existent pour éviter les abattements systématiques ! Mieux informés, les gens seraient moins sensibles aux arguments des arboriculteurs et des gardes forestiers qui préconisent toujours l'abattage comme solution de facilité. Leur credo ? Si les arbres sont malades, ils ne sont plus sûrs – il faut donc les couper. Grâce à son entreprise (www.baumpflege-dietrich.ch) de soins des arbres, Fabien Dietrich est à la pointe du combat contre ce principe. Avec le concours de la FFW, il espère, petit à petit, changer les mentalités. C'est un fait : en sécurisant les arbres par quelques mesures ciblées, les hommes ont le pouvoir de décupler leur espérance de vie. Pour le bien de tous ! Car comme le résume si bien Diana Soldo : «100 jeunes arbres ne suffisent pas à remplacer un seul de leurs aînés!»

Amis des arbres, unissez-vous !

Avec des ateliers comme celui de juin dernier, la FFW espère contribuer à un changement rapide des mentalités. Fabian Dietrich est optimiste : selon lui, à l'avenir, «tous ceux qui étaient là aujourd'hui verront leur environnement et leur municipalité d'un œil très critique, lorsqu'il s'agira d'abattre des arbres.»

Aarau, la ville verte et les domaines du Gönhard

Le territoire communal de la ville d'Aarau, qui s'étend sur 894 hectares, comprend 252 hectares de forêts et 66 hectares d'espaces verts, de terres arables et de prairies. A cela s'ajoutent 120 hectares de verdure dans la zone des bâtiments et des lieux publics. Au total, la commune possède donc quelques 438 hectares d'espaces verts, ce qui correspond pratiquement à la moitié de ses terres ! En tant que responsable de ce territoire, l'une des plus grandes responsabilités de Max Jaggi est de veiller sur les arbres, notamment les plus vulnérables. Ce patrimoine sylvestre est le fruit d'un riche héritage : au XXème siècle, la reconversion de nombreuses villas périurbaines a incité bon

nombre de riches citoyens d'Aarau à s'éloigner de la ville pour se rapprocher du bas Zelgli ou de l'escarpement de faille qui surplombe la forêt de Gönhard. C'est ainsi que progressivement, ce complexe unissant trois domaines s'est peu à peu constitué de Francke, Landolt et Müller-Brunner. Véritables écrins de nature, ces domaines, qui jouissent de parcs spacieux, dans l'esprit des années 1900, ont tous une singularité. Cela leur vaut aujourd'hui d'être inscrits sur la liste des jardins et des sites historiques de la Suisse (ICOMOS). Afin de valoriser ce patrimoine, le conseil municipal décidait, il y a quinze ans de cela, d'approuver un projet de rénovation pour rendre la commune, ses trois villas et leurs parcs, plus attrayants pour le public. Notre initiative est un pas de plus dans cette direction !

Dans le cadre du programme de sensibilisation à la protection des arbres et des forêts de la Fondation Franz Weber, la prochaine visite aura lieu le 6 octobre 2022, dans la réserve forestière située près de Zurich.

Lors de cette excursion en forêt, le thème suivant, «Réserves forestières – comment la nature reconquiert la forêt», sera abordé par le Dr. Diana Soldo, biologiste et spécialiste des forêts et de leurs écosystèmes.

- Date : jeudi 6 octobre, 12h45 – 15h45
- Lieu : Réserve forestière de Sihlwald près de Zurich (le lieu de rendez-vous sera précisé après inscription)

La forêt de la Sihl est une réserve naturelle qui s'étend sur environ 11 kilomètres de long. Elle constitue

la plus grande forêt mixte de hêtres d'un seul tenant de Suisse. Depuis 1996, hormis pour séCruiser les chemins, les coupes de bois y sont interdites, ce qui permet peu à peu à la nature de reprendre ses droits : laissée à elle-même, la forêt s'autorégule et retrouve son fonctionnement naturel. C'est tout l'intérêt de notre excursion : en nous immergeant dans cette réserve brute et intacte, nous pourrions retrouver les secrets et les ressources d'une forêt originelle. Nous pourrions différencier une réserve forestière d'une forêt de production, et observer la façon dont la nature se développe dans un espace naturel non exploité.

Les personnes intéressées doivent s'inscrire par mail à l'adresse suivante : ffw@ffw.ch, Objet : Visites d'arbres



**REBEKKA
GAMMENTHALER**
Politologue (M.A.),
Campagnes et
Communication



Les éléphants ne sont faits ni pour vivre enfermés ni pour vivre dans la neige ! L'hypothermie fragilise leurs défenses immunitaires et la captivité induit un stress permanent chez eux. Photo au Zoo Zürich, Monica Biondo

Zoo de Zurich : le drame de trop

Combien d'éléphants doivent encore mourir pour que les gouvernements décident d'agir ? En l'espace d'un mois, trois éléphants d'Asie sont morts au zoo de Zurich, victimes du virus de l'herpès endothélio-trope (EEHV) – un virus endémique et, dans la plupart des cas, asymptomatique chez les éléphants d'Asie vivant à l'état sauvage. En revanche, pour les éléphants captifs, cette infection très répandue est une calamité, car elle est déclenchée et aggravée par le stress causé par leurs conditions de détention.

La maladie provoquée par le virus de l'herpès (EEHV) est responsable de plus de la moitié des décès des éléphants d'Asie dans les zoos d'Amérique et d'Europe. Les individus les plus touchés ont généralement entre 1 et 15 ans.

Si les éléphants et l'EEHV se sont développés parallèlement – comme pour beaucoup d'autres espèces, notamment l'homme –, pendant des milliers, voire des millions d'années, en s'adaptant mutuellement, les formes grave et les décès sont très rares dans la nature. Dans la majorité des cas, ils surviennent chez les éléphants d'Asie en captivité.

Stress et habitat réduit

Ce constat interpelle : pourquoi le virus de l'herpès tue-t-il autant de jeunes éléphants parmi cette population ? Pour les experts, le stress chronique lié à la captivité serait en cause, car il favorise l'inhibition du système immunitaire et la prolifération du virus. En effet, si les animaux et les humains atteints portent en eux à vie la plupart des virus de l'herpès, ils demeurent protégés par leur système immunitaire : si ce dernier est sain, il est capable de résister au virus. En revanche, si les défenses corporelles sont affaiblies par une maladie, un refroidissement extrême (surtout l'hiver, quand les bêtes sont dehors sous la neige) ou un stress psychique, les virus peuvent redevenir actifs, avec des conséquences néfastes pour la santé des plus vulnérables. La promiscuité des éléphants captifs n'aide pas : dans l'habitat restreint et contre nature d'un zoo, les virus se transmettent plus rapidement d'un sujet à l'autre.

La captivité en cause

Pour lutter contre l'EEHV, les zoos investissent beaucoup d'argent dans les soins vétérinaires des éléphants. Se-

lon eux, ces investissements servent à protéger l'espèce, en l'aidant à survivre au virus. David Perpiñán, vétérinaire expert en médecine zoologique n'est pas de cet avis : «Il semble que, dans le secteur des zoos, certains aient du mal à faire la différence entre la simple présence du virus dans un groupe d'animaux, qui sont en bonne santé par ailleurs, et l'apparition d'une maladie mortelle du fait de ce germe pathogène. Sinon, ils n'affirmeraient pas que ce virus présente le même danger pour les pachydermes en liberté et les éléphants des zoos !» s'empêche-t-il. Confrontés aux statistiques, les arguments des zoos ne tiennent pas plus : l'EEHV est responsable de plus de 60 % des décès chez les jeunes éléphants d'Asie dans les zoos américains et européens ! «Si son apparition était aussi fréquente dans la nature, les éléphants d'Asie auraient disparu bien longtemps avant la construction du premier zoo», ironise David Perpiñán.

Le zoo de Zurich – modèle du pire

Le zoo de Zurich, qui se targue d'être un modèle concernant l'élevage des éléphants, est rattrapé par la réalité : après la mort d'un troisième pachyderme en un mois, il est plus que jamais dans la tourmente.

Pour la Fondation Franz Weber (FFW), les drames du zoo de Zurich représentent l'incident de trop : l'élevage des éléphants dans les zoos doit cesser ! Il est urgent d'arrêter de prêter attention aux arguments fallacieux de ceux qui ont tout intérêt à maintenir cette juteuse et mortifère exploitation des animaux. En effet, contrairement à ce que prétend le lobby des zoos, l'élevage en captivité ne sert en aucune manière à la protection de l'espèce : la réintroduction d'éléphants dans la nature est un phénomène complexe auquel les zoos s'attellent rarement. Enfin, et

les faits récents parlent d'eux-mêmes, persister à élever des éléphants dans des zoos situés dans des pays froids où le virus de l'herpès est endémique, signerait systématiquement l'arrêt de mort de chaque petit à naître.

Éléphants du zoo de Zurich : cinq morts en deux ans

Le bilan est accablant : ces deux dernières années, cinq éléphants nés au zoo de Zurich n'ont pas survécu – dont trois victimes du virus EEHV (ou virus de l'herpès endothélio-trope des éléphants) en l'espace d'un mois. En 2020, deux autres jeunes pachydermes ont été, peu après leur naissance, piétinés à mort par le troupeau. À l'époque, le zoo de Zurich avait, à tort, qualifié de naturel ce comportement.

Il se trouve que le zoo de Zurich élève ses éléphants en trois groupes. Deux sont concentrés autour des femelles Ceyla-Himali et Indi, et le mâle nommé Thai vit seul de son côté. Les deux groupes matriarcaux sont, d'après le biologiste expert en éléphants Keith Lindsay, trop petits pour fonctionner comme des troupes. Dans des groupes aussi restreints, nettement plus réduits que dans la nature, les animaux ne peuvent pas développer leur comportement social normal, ce qui peut aboutir à des conflits ou à des drames, comme en atteste le piétinement des éléphants. «Cette situation affecte considérablement leur bien-être et est déjà en soi une cause de stress,» conclut Keith Lindsay.



Sauver les éléphants

La lutte pour la sauvegarde des éléphants continue. Du 14 au 25 novembre 2022, au Panama, notre équipe d'experts participera à la 19e Conférence des Parties (CoP19) de la Convention sur le commerce international des espèces de faune et de flore sauvages menacées d'extinction (CITES).



Photos: Fondation Franz Weber

Fruit d'un accord international conclu entre différents gouvernements, la CITES a pour objet de s'assurer que le commerce international des spécimens de la faune et de la flore sauvages ne menace pas leur survie. En effet, dès lors que le commerce est transfrontalier, une coopération internationale est nécessaire afin de prévenir tout risque de surexploitation. Le portefeuille de la CITES est colossal : environ 37 000 espèces animales et végétales sont concernées par ses politiques de régulation. Cela fait d'elle le plus important - et potentiellement le plus efficace - organisme au monde dédié à la conservation. Parmi les animaux, les éléphants font partie des poids lourds des négociations pour les 184 pays (dénommées Parties) signataires de la Convention.

Classement par ordre de priorité

Les espèces couvertes par la CITES sont répertoriées en 3 Annexes, en fonction du degré de protection dont elles ont besoin. L'Annexe I concerne les espèces menacées d'extinction. Dans ce cas de figure, le commerce est autorisé uniquement dans des circonstances exceptionnelles. L'Annexe II quant à elle, concerne les espèces qui ne sont pas nécessairement menacées d'ex-

inction, mais dont le commerce doit être contrôlé afin d'éviter tout risque de surexploitation. Enfin, l'Annexe III concerne les espèces protégées a minima dans un pays, dans le cas où ce dernier aurait sollicité les autres Parties à la CITES pour l'aider à en contrôler le commerce.

La Conférence des Parties (CoP), qui constitue l'instance suprême de décision de la CITES, a convenu d'un ensemble de critères biologiques ou commerciaux qui contribuent à déterminer si une espèce doit figurer dans l'Annexe I ou II. Lors de chaque session ordinaire de la CoP (tous les 2 ou 3 ans), les Parties soumettent des propositions sur la base de ces critères afin d'amender ces deux annexes. Ces propositions d'amendement sont discutées puis soumises au vote.

Campagnes historiques

Depuis la création de la Convention en 1975, les éléphants d'Afrique sont au cœur des préoccupations de la Fondation Franz Weber et de la CITES. Et pour cause : jusqu'à la fin des années 80, l'Afrique a connu un effondrement catastrophique de ses populations d'éléphants. En raison de la forte demande d'ivoire, près de 60% des indivi-

us avaient disparu. Au cours de cette période, les transactions commerciales internationales étaient autorisées par la CITES.

Les effectifs de ces animaux ayant atteint un seuil critique, les Parties à la CITES réunies à Lausanne lors de la CoP de 1989 se sont mobilisées et ont voté en faveur de l'inscription des éléphants à l'Annexe I. Cette classification, qui allait sonner le glas du commerce international de l'ivoire pendant plusieurs années, a constitué un pas en avant décisif dans la protection des populations d'éléphants d'Afrique restantes. Grâce aux interventions de Franz et Judith Weber, intervenus personnellement et avec succès auprès des Parties afin de les inciter à voter en faveur des éléphants, la Fondation Franz Weber a joué un rôle déterminant dans la mise en œuvre de cette décision. Grâce à cela, au cours de la décennie qui a suivi, la tendance s'est inversée et les populations d'éléphants se sont stabilisées à travers tout le continent.

Dangereuses exceptions

La CoP de 1997 à Harare a changé la donne : à cette occasion, quatre pays d'Afrique australe, le Botswana, la Namibie, le Zimbabwe (l'Afrique du Sud a suivi en 2000) sont parvenus à convaincre les Parties que leurs populations d'éléphants étaient suffisamment importantes pour respecter les critères biologiques permettant de les inscrire à l'Annexe II. Cela signifiait que, tandis que le reste des éléphants présents sur le continent restait inscrit à l'Annexe I, ces quatre pays étaient autorisés à reprendre le commerce de l'ivoire, avec certaines restrictions définies par la CITES. En outre, en 1998, et en 2008, le Comité directeur de la CITES leur a permis de vendre leurs stocks d'ivoire nationaux, soit plus de 150 tonnes, au Japon et à la Chine. Le résultat n'a pas tardé à se faire sentir : après chaque vente, les populations se sont à nou-



veau effondrées. Ainsi, en à peine sept ans à compter de 2008, l'Afrique a perdu un autre tiers de ses éléphants. Lors de la CoP de 2016 à Johannesburg, une majorité de nations africaines (membres de la Coalition pour l'éléphant d'Afrique dite CEA), soutenue par la Fondation Franz Weber, a fait campagne pour réintégrer les éléphants de ces quatre pays à l'Annexe I. En vain. Si cette tentative s'est soldée par un échec, nous avons néanmoins pu obtenir un accord intérimaire de la CITES, garantissant qu'elle n'autoriserait plus d'autres ventes de stocks nationaux. Cet engagement subsiste, mais il risque d'être dénoncé, à moins que toutes les populations d'éléphants ne soient à nouveau inscrites à l'Annexe I.

Ne rien lâcher

Face à ce problème, la lutte continue: en novembre prochain, les Parties de la CEA, toujours soutenues par la Fondation Franz Weber, tenteront de convaincre l'ensemble des Parties à la CITES de la nécessité d'inscrire les éléphants à l'Annexe I. Fidèle à ses positions, le Zimbabwe a présenté, en amont de la CoP, une proposition en faveur de la commercialisation de ses

stocks d'ivoire. Les débats sur cette question seront déterminants pour les éléphants : si la proposition du Zimbabwe venait à obtenir des soutiens, et si la réinscription à l'Annexe I n'était pas adoptée, ces animaux risquent à nouveau de se rapprocher dangereusement de l'extinction.

Le commerce international de l'ivoire n'est pas la seule menace qui pèse sur les éléphants d'Afrique. L'exportation d'éléphants vivants hors d'Afrique est également en cause. Lors de la CoP de 2019 à Genève, les Parties avaient empêché in extremis le Zimbabwe de vendre des éléphanteaux capturés à l'état sauvage à la Chine et aux Émirats arabes unis. Une fois encore, l'action de la Fondation Franz Weber avait été déterminante...

Cette problématique est toujours d'actualité : l'an dernier, une enquête de la FFW révélait l'exportation de 22 éléphants vivants de la Namibie vers les Émirats Arabes Unis. Et pour cause : Windhoek profite d'un vide juridique dans la décision de la CITES pour mener à bien son juteux trafic. C'est l'un des principaux enjeux de la CoP19 : il

s'agira pour la Fondation Franz Weber ainsi que pour la CEA et les ONG partenaires de tenter de combler ce vide juridique afin d'empêcher la Namibie de procéder à de nouvelles exportations d'éléphants vivants.

Ce n'est pas le seul enjeu : au Panama, la CoP offrira également la possibilité de renforcer la sécurité et la documentation des stocks d'ivoire nationaux. En effet, un grand nombre de pays possèdent des stocks d'ivoire provenant de prélèvements sur des éléphants décédés de mort naturelle ou de saisies d'ivoire braconné. Etant donné les précédents désastreux liés aux ventes des stocks d'ivoire, la Fondation Franz Weber espère que toutes les Parties se positionneront fermement contre le blanchiment de l'ivoire au marché noir.

Forts de nos partenariats et de la Coalition pour l'éléphant d'Afrique, nous avons bon espoir qu'en travaillant dans le cadre des mécanismes de la CITES, nous parviendrons une fois encore à garantir la survie future de l'éléphant d'Afrique, l'un des plus emblématiques représentant sauvage de notre planète!

Presque tout ce que fait notre société cause de graves problèmes

Spécialiste de la protection des éléphants d’Afrique, Adam Cruise est collaborateur de longue date de la Fondation Franz Weber. Auteur de «Le problème n’est pas la chauve-souris», un livre ayant pour point de départ la pandémie de Covid 19, il analyse et met en perspective la façon dont nos rapports avec le monde animal déterminent le monde de demain.

Adam Cruise est journaliste. Spécialiste de l’environnement, philosophe et auteur de livres d’aventures, il s’est attelé, pendant le premier confinement, à l’écriture d’un livre sur les rapports de notre société avec la nature. Dans les quelques 200 pages de son ouvrage, il démontre comment, à moins de changer radicalement nos modèles de consommation, nous sommes partis pour causer notre propre extinction. Riche en considérations critiques, en références historiques et philosophiques et en solutions pragmatiques, cet ouvrage a été publié chez NZZ Libro, grâce à la Fondation Franz Weber (FFW).

Interview avec Adam Cruise

Que lit-on dans «Il ne s’agit pas des chauves-souris», qui est paru fin mars 2022 en allemand ?

Adam Cruise: Le livre commence par rappeler que si certes, les chauves-souris ont transmis le coronavirus aux

hommes, ces mammifères ne doivent pas être tenus pour responsables. Il en va de même pour les gripes aviaires, porcine et toutes les zoonoses : ces maladies ne sont pas imputables aux animaux. Elles sont dues aux hommes et à leurs contacts avec la faune. D’autres chapitres portent entièrement sur le mal que l’Humanité a fait et continue de faire sur cette planète.

Parlons maintenant des thèmes qu’on aime bien refouler...

Presque tout ce que fait notre société cause de graves problèmes – comme la destruction des forêts, l’intervention dans les milieux naturels, la pollution de l’environnement, le changement climatique ou le déclin de la biodiversité.

Une formule à la mode : que recouvre-t-elle ?

Depuis les années soixante-dix, près de 70% des espèces animales et végéta-

les ont disparu de la surface du globe. Cela est dû, entre autres, à nos modes d’élevage et à notre passivité face à des crimes tels que le commerce des trophées.

Vous donnez une image assez sombre du futur...

Non, c’est plutôt un jugement sévère sur le passé. Les derniers chapitres proposent des solutions pour l’avenir, qui visent à corriger les erreurs commises. C’est le cœur même du livre.

Qu’est-ce qui vous a poussé à faire ce travail exigeant des recherches intensives ?

Pendant le premier confinement, nous étions cloîtrés chez nous, ici, en Afrique du Sud. Pour moi, en tant que protecteur de la nature, il était évident que la pandémie était une conséquence des erreurs que nous avons fait dans notre gestion de la société, de la faune et de l’environnement. Comme



Dr Adam Cruise, journaliste d’investigation spécialiste de l’environnement, écrivain voyageur et philosophe. Photo: M&D

soudain, j’ai disposé de beaucoup de temps, j’ai réuni mes observations et mes connaissances dans un livre, et je les ai complétées par des solutions.

De plus en plus d’espèces disparaissent. Pourquoi ?

En Afrique du Sud, un proverbe dit : «if they pay, they stay» «s’ils rapportent (les animaux), ils restent». Dans la plupart des cas, la protection de la faune et de la flore fonctionne ainsi. En général, notre société ne se bat que pour les espèces animales qui ont une utilité économique et néglige les autres.

Que se passera-t-il si cela continue ?

C’est la question centrale. On sait aujourd’hui que la biodiversité forme un système, qui est de plus en plus déséquilibré. On comprend aussi que des

petites bêtes, comme les batraciens ou les insectes, sont importantes pour la survie de notre espèce, aussi discrètes qu’elles puissent paraître. Par exemple, elles préservent la propreté de l’eau et la fertilité des sols.

Comment réagissent vos lecteurs en lisant votre livre ?

Je reçois des avis positifs, car la plupart sentent qu’il y a un problème et me remercient de l’aborder de manière sérieuse et concrète. Naturellement, il y a aussi des gens qui jugent cet ouvrage dangereux : les poids lourds des compagnies pétrolières ou du secteur agricole notamment, et bien sûr, tous ceux qui profitent des animaux.

Vera Weber: Comme, par exemple, la Namibie, qui a autorisé la capture et la

vente d’éléphants du désert, alors que cette espèce est rare et menacée...

Adam Cruise: Au départ, 150 éléphants sauvages devaient être capturés. La Namibie a prétendu qu’ils étaient trop nombreux, ce qui rendait les conflits homme-animal soi-disant inévitables. Mes recherches sur place ont montré exactement l’inverse : nous n’avons recensé que 22 éléphants mâles sur un territoire presque aussi grand que la Suisse.

Cela signifie donc qu’il n’y a pas assez de mâles pour assurer le maintien de la population...Nous avons découvert que, depuis 2014, il n’y avait plus de naissances chez les éléphants du désert. On peut donc en conclure que cette espèce très rare, présente seulement



Le livre «Le problème n'est pas la chauve-souris» est disponible en librairie. La version française devrait être publiée prochainement.

Photo: Patrick Schmed



Vera Weber et Adam Cruise en reportage au Botswana en 2019. Vera Weber échange avec le guide Blakie sur l'importance de l'éducation et du photo tourisme pour les communautés locales. Photo: Adam Cruise



Grâce à cette forme de tourisme, tant les villageois que les espèces animales menacées profitent des retombées économiques. Photo: Vera Weber

dans deux régions d'Afrique, est menacée de disparition.

Malgré nos recherches et l'action de la Fondation Franz Weber, quelques spécimens ont été exportés. Au total, 75 éléphants ont été capturés, dont 22 se trouvent aujourd'hui dans 2 zoos des Émirats arabes unis. Grâce à la Fondation Franz Weber, le sort tragique de cette espèce a été révélé à la connaissance du grand public.

Il est trop tard pour aider les éléphants qui ont perdu leur liberté. Que peut-on faire pour la population restante ?

Il y a trois ans, la Fondation Franz Weber a réussi, grâce à des alliances et à une pression internationale, à empêcher le Zimbabwe de continuer à exporter des éléphants en Chine ou dans

d'autres pays. Nous espérons que, fin novembre, à la prochaine Conférence de la CITES, qui aura lieu au Panama, une même coalition bloquera aussi les projets de vente de la Namibie.

Vera Weber: La Fondation Franz Weber est optimiste quant à cette conférence. La Convention, dite de Washington, sur le commerce international des espèces de faune et de flore sauvages menacées d'extinction (la CITES) possède un caractère contraignant – en d'autres termes, ses décisions s'appliquent à toutes ses Parties. La Namibie a trouvé une faille que nous voulons combler à la prochaine Conférence pour que, de manière générale, les éléphants soient mieux protégés.

Les éléphants du Botswana, pays voi-

sin de la Namibie, ont aussi besoin de notre engagement. Là, le problème est dû à la chasse aux trophées. Adam Cruise s'est rendu en mai au Botswana, pour évaluer la situation sur place. Le gouvernement botswanais justifiait la chasse aux trophées en prétendant qu'elle offrait un revenu substantiel à la population.

Adam Cruise: Nous devons prouver que cette affirmation était fausse. Un simple calcul mental suffit déjà à le montrer.

Comment ça ?

Les chasseurs de trophées achètent 50 000 dollars le droit de tuer un rhinocéros ou un éléphant. Au Botswana, ils doivent verser 12 000 dollars à un organisme, qui représente les villages

concernés. Le gros de cette somme sert à payer des salaires, des bureaux, des véhicules et d'autres infrastructures. À la fin, dans le meilleur des cas, il reste à peu près 1 000 dollars.

Cet argent va aux villages de la région. Combien, environ ?

Plus de 500, mais à la fin, ils n'en voient presque pas la couleur. La plupart du temps, il est détourné par des cercles politiques.

Ce qui n'est guère favorable aux villageois concernés...

C'est d'autant plus grave que la chasse aux trophées empêche le développement d'autres secteurs d'activité. Voilà pourquoi on trouve les habitants les plus pauvres d'Afrique dans les villa-

ges qui dépendent de cette pratique. Et cela, dans un pays qui, par ailleurs, jouit d'une économie prospère.

Vera Weber: Lors de notre reportage au Botswana en 2019, j'ai pu constater que les femmes tiraient un revenu des safaris photos, car beaucoup ont un travail dans ce secteur. De plus, c'est un signe de bon développement économique et social. Cette forme de tourisme profite autant aux hommes qu'aux espèces menacées.

Pourtant, des touristes foulent et parcourent leurs habitats.

Adam Cruise: Heureusement, au Botswana, le régime précédent a agi selon le principe «haut revenu – faible impact». Cela empêche le tourisme de

masse et permet des rémunérations équitables.

Le nouveau régime n'a pas la même optique ?

Adam Cruise: Il se laisse influencer par des organismes qui veillent, à coup de dollars, au maintien de la chasse aux trophées, au point qu'on peut parler à juste titre de néocolonialisme. Non seulement les clubs de safari et le lobby des armes y sont mêlés, mais aussi une association écologique mondialement connue.

Vera Weber: Il est donc urgent de mettre les choses en perspective – comme Adam Cruise le fait dans son livre et continuera à le faire pour la Fondation Franz Weber !

Patrick Schmed



Equidad : le bonheur est dans le pré !

L'espace est sans aucun doute le meilleur atout de notre nouveau sanctuaire Equidad en Argentine. Pourtant, en période de sécheresse, pour la centaine d'herbivores sur laquelle nous veillons, nos pâturages ne sont pas toujours suffisants. Une nouvelle organisation est alors nécessaire.

Chaque soir, c'est le même spectacle : ivres de liberté, nos chevaux galopent dans la poussière du soleil. Nous ne nous en lassons pas. Quelle victoire sur la vie pour ces animaux qui n'ont connu que la misère ! Désormais, leur existence n'est plus que jeux et roulades. Mais pour nous, leurs gardiens, veiller à leur bien-être et à leur sécurité est une préoccupation constante.

Jeu des saisons

Ici, chaque saison a ses opportunités et ses défis. En ce moment, la saison sèche et l'absence de pluie nous obligent à composer avec la raréfaction des herbages. Avec autant d'animaux à nourrir, nous devons constamment veiller à ce que l'herbe ne manque pas, car il s'agit de l'aliment principal de nos chevaux. Riche en fibres et en vitamines, elle offre aux équidés tout ce dont ils ont besoin pour être en bonne santé, en plus du plaisir de brouter.

Quand l'herbe vient à manquer, les problèmes s'enchaînent : les chevaux se retrouvent à piétiner la terre et à endommager les racines, ce qui compromettra la repousse printanière. En outre, comme les lèvres des chevaux se retrouvent en contact direct avec la terre, le surpâturage entraîne des risques élevés de parasitisme et nécessite le recours au fourrage, ce qui n'est pas sans conséquences pour nos finances.

Lutter contre le surpâturage

Pour palier à ces problèmes, nous avons réussi à louer une parcelle adjacente à nos terrains, soit 328 hectares supplémentaires. Cette opportunité est providentielle : grâce à ce nouvel espace, nous allons pouvoir pratiquer la rotation des pâturages. Cela signifie que nous pouvons désormais mettre nos prairies les plus sollicitées au repos, ce qui favorisera la repousse d'une belle herbe verte au printemps prochain ! Pour nos chevaux, cela leur permet

également de se nourrir d'aliments frais en continu, puisque chaque parcelle a ainsi le temps de se reconstituer.

En route vers l'or vert

Afin que le transfert des équidés vers ce champ adjacent se déroule dans les meilleures conditions, nos équipes ne chôment pas : il s'agit tout d'abord de regrouper les individus par petits groupes, en fonction de leurs affinités, puis de profiter de ces manipulations pour vérifier l'état de santé général de chacun. En tant normal, nous n'aimons pas interférer avec la vie de troupeau des chevaux, mais une fois de temps en temps, il est nécessaire de les inspecter de plus près.

Soins à la carte

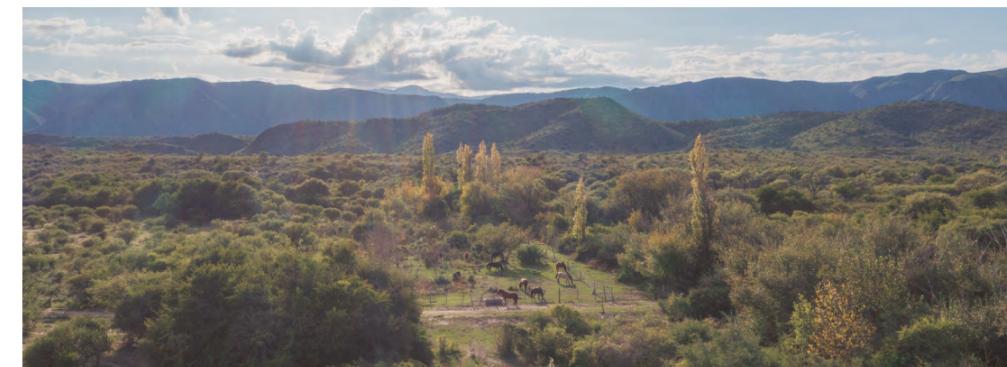
Certains n'auront pas la chance de suivre le mouvement : trop faibles ou trop vieux pour se nourrir, plusieurs de nos chevaux ne pourraient survivre sans nos soins quotidiens. Ils dépendent donc matin et soir de nos attentions, et notamment des repas que nous concoctons à base de foin moulu pour ceux qui n'ont plus de dents ou qui ont un régime spécial. Riche en sucre, l'herbe n'est pas pour tout le monde : pour les chevaux sujets à la fourbure – une sorte de diabète - par exemple, elle peut être fatale. Il est donc nécessaire de fournir aux chevaux qui en souffrent, une nourriture adaptée, pauvre en glucides et facile à ingérer.

Pour les chevaux les plus sauvages, que nous ne pouvons pas approcher ou licoler, mais qui nécessitent néanmoins de manger à part, nous avons commencé à mettre au point avec les moyens du bord, des petits enclos et des installations, qui nous permettent de les isoler et de les soigner sans les stresser. Hélas, nous manquons encore cruellement d'infrastructures, ce qui se fait ressentir lors de ce type de manipulation, qui peuvent s'avérer périlleuses. Contraints de faire tourner les chevaux les uns après les autres dans les enclos, nous perdons un temps précieux et manquons de moyens pour assurer un confort optimal aux convalescents.

Soigner avec la nature

Encadrés par des vétérinaires, nos bénévoles font le maximum au quotidien pour aider les chevaux dont le passif médical est le plus lourd, et pour prévenir les rechutes de ceux dont la santé est stabilisée mais fragile. Pour cela, nos équipes se tournent de plus en plus vers la médecine préventive et naturelle. Conseillés par une vétérinaire spécialiste des traitements alternatifs, nos bénévoles profitent de la richesse unique de la nature environnante pour en apprendre chaque jour davantage sur les trésors dont le sanctuaire recèle. C'est cela aussi, le luxe d'Equidad !

Ambre Sanchez



Australie : l'incroyable sauvetage d'un poulain sauvage

La vie est parfois cruelle pour les chevaux sauvages. Sans l'aide de Sam Forwood, notre directeur à Bonrook Station, et d'une jeune forestière, Tiwi, un petit poulain abandonné par sa mère sur l'île Melville (à 80 kilomètres au nord de Darwin) n'aurait pu survivre. Incapable de se nourrir, il aurait très certainement fini dévoré par les prédateurs. Le destin en a décidé autrement : désormais, il galope joyeusement dans la réserve !



VIKTORIA KIRCHHOFF
représentante de la Fondation Franz Weber en Australie

En se levant en ce matin de décembre 2021, Sam Forwood, le directeur de notre réserve en Australie, ne s'attendait sans doute pas à ce qu'un simple appel chamboule son quotidien. Au téléphone, il y a urgence : son interlocutrice, Hanna, une jeune forestière, lui annonce avoir recueilli dans les bois un petit poulain brumby, une race de chevaux devenus sauvages, qui descendent des montures importées par les colons de Melville au 18^e siècle. Dépassée par les soins importants nécessaires à la croissance du jeune animal, la jeune femme – qui a sauvé et nourri Tiwi pendant plusieurs mois ! - souhaitait confier son protégé aux bons soins de notre spécialiste pour lui assurer un avenir.

Soins intensifs

Sans l'aide de sa bienfaitrice, le petit

poulain n'aurait pas survécu, seul, au beau milieu des bois. Ici, les dingos rôdent et se seraient délectés d'une proie si facile et sans défense. Recueilli âgé d'environ une semaine, il n'était pas sevré, tenait à peine debout et devait donc être nourri au biberon toutes les deux heures. Une charge bien difficile à assumer pour une seule personne, qui plus est, non expérimentée ! Pourtant, les premiers secours d'Hanna, qui n'a pas hésité à accueillir le petit brumby dans sa maison, ont changé la donne pour lui. Si initialement, il restait couché et parvenait à peine à se lever, il a pu rapidement se sentir sécurité dans sa nouvelle maison et a commencé à prendre des forces. Les efforts d'Hanna ont porté leurs fruits : au bout de quelques mois, le frêle poulain est devenu un jeune cheval plein de vie.



Tiwi n'avait pas plus d'une semaine lorsqu'il a été recueilli par Hanna sur l'île de Melville. Photos: Fondation Franz Weber

La jeune femme a donc jugé nécessaire de lui trouver un lieu de vie adapté à sa nature, et notamment à son besoin de socialisation.

Une nouvelle vie à Bonrook Station

Le sang de Sam n'a fait qu'un tour : il lui est apparu évident qu'il était important de prendre en charge ce poulain, qui ne pouvait éternellement rester privé de ses congénères et de l'espace adapté à son espèce. Après divers échanges téléphoniques nécessaires pour organiser son transfert, le jeune Tiwi a pu commencer son périple. Le 17 décembre, il quittait l'île Melville à bord d'un chaland, et dix heures plus tard il rejoignait le port de Darwin. C'est là, que sa nouvelle vie a véritablement commencé : dès le lendemain de son arrivée à Darwin, Sam était prêt à le récupérer. Deux heures et demie plus tard, Tiwi découvrait enfin le Franz Weber Territory !

Temps d'adaptation

Une fois à Bonrook, Sam a tout organisé pour aider Tiwi à trouver sa place. Trop petit pour être livré à lui-même dans un pré et trop terrifié pour être intégré à notre troupeau de chevaux de selle, qu'il n'arrivait pas à identifier comme des congénères, notre petit protégé a pris ses quartiers dans un enclos avec stabulation proche des

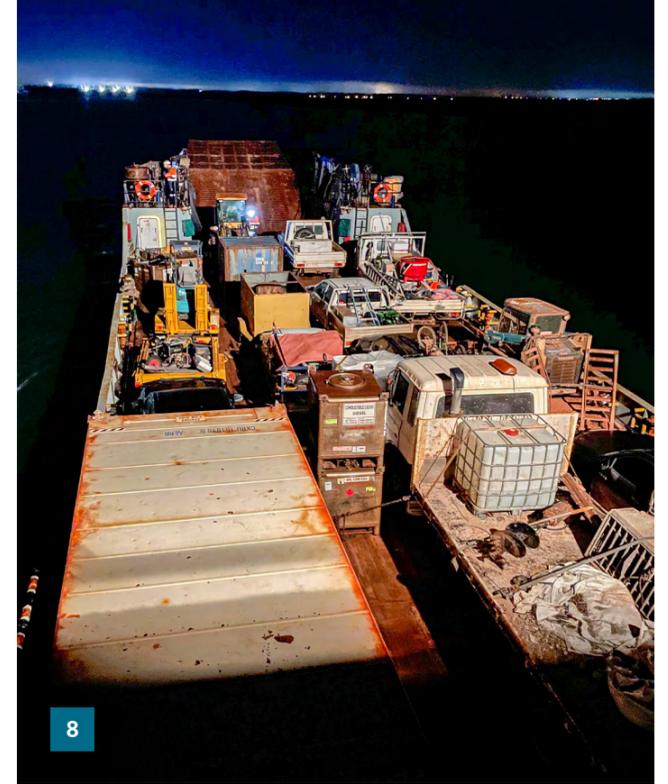
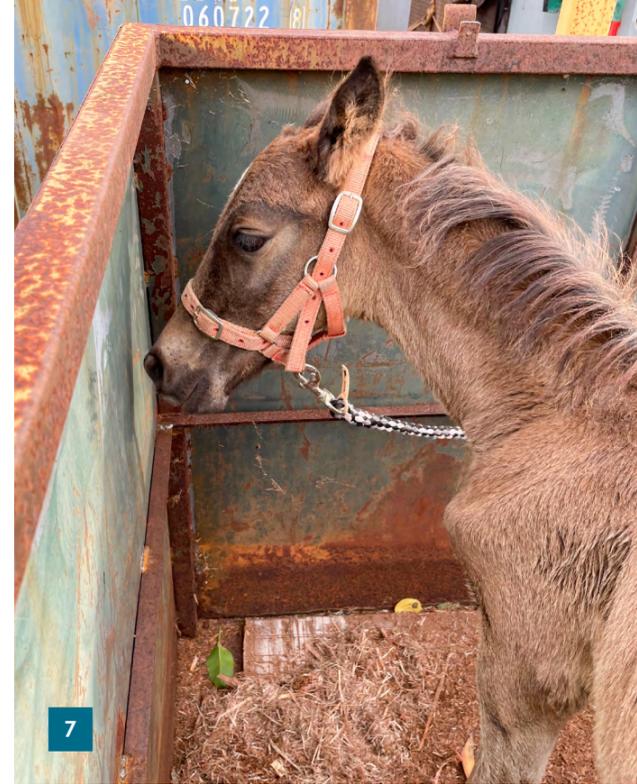
anciennes écuries. Entre les dingos et les fortes pluies saisonnières, il n'était pas concevable de le laisser sans surveillance ! De plus, Tiwi étant toujours en croissance, il fallait qu'il soit facilement accessible pour que Sam puisse lui donner ses compléments sans trop de contraintes. Au début, afin de faciliter sa prise d'état, nous avons continué à lui donner du lait dans un seau, comme le faisait Hanna. Puis, progressivement, nous avons enrichi son alimentation avec de la paille, des granulés et de l'herbe fraîche, jusqu'à ce qu'il puisse se passer de lait. Le compromis était idéal : depuis son paddock, Tiwi pouvait observer les autres chevaux tout en continuant à développer sa relation avec Sam. Progressivement, nous avons finalement pu le présenter à ses futurs compagnons, à commencer par le doux et gentil Dizzy.

Petit cheval devient grand

De semaine en semaine, Tiwi est devenu plus fort et plus confiant. Grâce à la patience de Sam, il a pu rejoindre le troupeau des vieux chevaux de selle. A ce stade, il était également prêt à recevoir ses premières leçons d'éducation. Sam a donc commencé par l'habituer à la brosse, puis à le faire marcher au licol et en longe. Bien que Tiwi soit un très gentil cheval, sa fougue de jeune entier est très vite devenue envahis-

sante. Ainsi, afin d'éviter qu'il s'imprègne trop de ses manières d'étalon, et que son comportement devienne problématique avec ses congénères, nous avons dû nous résoudre à le faire castrer. Grâce aux compétences de notre vétérinaire, Tiwi galopait le soir même de son opération !

Après avoir acquis les premières bases avec Sam, il était temps pour Tiwi «d'aller à l'école». Après sa castration, en juillet dernier, notre petit cheval a donc rejoint une pension de débouillage près de Katherine, à une heure trente de route au sud de Bonrook. Ici, la méthode douce est de rigueur. Pas question de brutaliser les chevaux ! Il s'agit simplement de leur apprendre à interagir en confiance avec les hommes, pour les aider à mieux appréhender leur environnement. Pendant les huit semaines de son débouillage à pied, Tiwi ne risque pas de s'ennuyer : il apprend à monter et à descendre d'un van, à rester calme et respectueux en étant attaché, à donner les pieds, à trotter en main, à travailler avec un autre cheval et à s'habituer à des situations insolites, comme par exemple nager dans une rivière ! Une fois son apprentissage terminé, il pourra à nouveau rejoindre le Franz Weber Territory et surtout Sam, qui l'y attend avec impatience !



1. Abandonné par les siens, Tiwi errait, affamé, à la lisière de la forêt.
2. Sans le secours d'Hanna, une jeune forestière, Tiwi n'aurait pu survivre.
3. Au début, faute de moyens, un collègue d'Hanna avait fabriqué une bouteille de lait pour Tiwi à l'aide d'un tuyau d'arrosage et d'un gant en caoutchouc !
4. Petit à petit, Hanna a appris à Tiwi à boire dans un seau.
5. Après plusieurs semaines de biberonnage, les collègues d'Hanna ont construit une mangeoire pour faciliter le nourrissage de Tiwi.
6. L'heure des adieux : Hanna et Tiwi sur l'île de Melville avant son grand voyage pour Bonrook.

7. Faute de transporteur de chevaux sur l'île de Melville, Tiwi a commencé son périple dans un caisson métallique ouvert.
8. La traversée en bateau de Tiwi a duré près de dix heures pour rejoindre le port de Darwin.
9. Sam, notre directeur de Bonrook, a appris à Tiwi les bases de la marche en main au licol.
10. Pendant son déboufrage, étalé sur huit semaines, Tiwi apprend à s'adapter sans paniquer au monde qui l'entoure.
11. Tiwi s'est parfaitement adapté à Bonrook Station. Il vit désormais au paddock, avec les chevaux de selle retraités de la station.
12. Tiwi mange désormais comme un grand : à l'instar de ses compagnons, il mange de l'ivraie, des granulés et de l'herbe fraîche.



COMMANDER
& FAIRE
UN DON

Votre cadeau aux animaux et à la nature

En choisissant les produits que nous consommons, nous pouvons, chaque jour, contribuer à la protection de notre planète et de tous ses habitants. Souhaitant allier cuisine responsable et gastronomie fine, nous avons sélectionné des recettes qui pourront vous accompagner chaque mois de l'année – sans aucun produit issu d'animaux. Ces créations culinaires simples, adaptées à chaque saison et à base de produits locaux, vous permettront de gâter vos proches. Commandez dès maintenant votre copie de notre livret de recettes – pour vous-même ou comme cadeau.

Le livret de recettes peut être commandé individuellement, ou comme cadeau conjointement avec certificat de donateur de la Fondation Franz Weber. Le certificat de donateur et le livret de recettes peuvent être commandés directement au moyen du formulaire ci-dessous, par courriel à l'adresse ffw@ffw.ch ou par téléphone au 021 964 24 24.

Grâce à vos don, vous rendez possible notre engagement constant pour les animaux, la nature et le patrimoine. Nous vous en remercions de tout cœur et vous souhaitons «un bon appétit!»

Formulaire de commande

Nombre de livrets de recettes : DE FR Nombre de certificat de donateur, y compris le livret de recette : DE FR

Adresse (pour la livraison du livret de recette et du bon-cadeau):

Nom
Prénom
Adresse
Code postal et lieu

Nom & adresse de la/du bénéficiaire du cadeau (pour la livraison du Journal Franz Weber):

Nom
Prénom
Adresse
Code postal et lieu

Veuillez envoyer le formulaire de commande à: Fondation Franz Weber, Case postale 257, CH-3000 Bern 13, Suisse